

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Vendredi dernier, l'avenue des Acacias était resplendissante de soleil; aussi que d'élégance! Des costumes chatoyants et gais réjouissaient les yeux et chantaient le beau temps. Des équipages magnifiques, des carrossiers superbes, des cavaliers corrects sur leur demi-sang fringant, offraient un spectacle des plus amusants pour les modestes promeneurs. Saluts et sourires s'entre-croisaient. Voici le baron de T..., qui passe, conduisant son phaéton avec son beau chien mouton au poil si blanc, qu'il peut se comparer à de la neige; ce magnifique toutou, majestueusement assis aux pieds de son maître, semble dominer la foule de son importance; on attend son passage avec curiosité et plaisir, car il est agréable de voir le beau, à quelque race qu'il appartienne. Notre coupé croise celui de la jolie comtesse de T..., elle est enveloppée d'un sombre nuage de tulle espagnol égayé par un chapeau Trianon couvert de roses; vous étiez bien jolie, madame la comtesse, tous les regards ont dû vous le dire.

La calèche de madame G., un huit-ressorts de Bender, ressemble à un parterre fleuri; ses ravissants enfants, aux costumes d'une fraîcheur qui n'a d'égale que celle de leurs joues roses et blanches, fait retour-

ner bien des têtes. Nous remarquons que les nuances fraise écrasée et bleu dragon sont les couleurs favorites; beaucoup de ces grosses dentelles et aussi des broderies écruées disposées en seconde jupe, avec la chemisette Louis XIII en satin; des chapeaux très enlevés, la paille assortie à la couleur du costume et de belles plumes pour garniture; une forme très avan-



1085

Mantelets, de madame Benoit, 8, rue d'Argenteuil.

gante et pointue, collant derrière, à la nuque, nous a paru drôlette; des choux en ruban de velours, et une plume sur le côté. Des nœuds-page sur l'épaule, d'autres à l'encolure, dont on laisse flotter les guides. Nous notons au passage madame du L..., en costume rose sèche et corsage en velours améthyste, avec une capote en crêpe rose, garnie d'une draperie et d'étroites brides en velours améthyste. Ces couleurs réunies

forment une combinaison harmonieuse. Dans cette foule si supérieurement élégante, nous avons vu peu de très grands chapeaux à formes excentriques attirant l'œil ; nous ne voulons pas parler des quelques-uns qui se montraient. Beaucoup de petites capotes plus ou moins chiffonnées, rondes ou cassées, avec une quantité de fins plissés ; celles en crêpe sont de la dernière mode et d'une simplicité coquette. Nous avons encore noté le costume de madame de R., une jeune Russe, qui fait, dit-on, tourner bien des têtes ; une dentelle espagnole, recouvrant une jupe en satin vieil or foncé, dont la nuance filtrait à peine à travers les grands dessins épais ; des flots de ruban de satin noir capitonnaient le tablier ; une mantille en gaze brochée de velours avec des spirales de dentelle du plus coquet effet, et pour chapeau, un nid de jonc couvert de groseilles rouges et blanches. Les costumes des piétons ne sont point à dédaigner, et nous en voyons passer de charmants. Voici la description, prise au vol, des plus marquants ; c'est plutôt l'ensemble que le détail que nous allons donner.

Costume en lainage café au lait, coupé de rayures perdues, le bord de la jupe dentelé se détache sur un bouillon tombant en satin mousse, qui fait tête à un volant. Tournure très pouffonnée et jaquette mousse, avec belle fourragère en chenille. Chapeau en paille café au lait, à bord croqué, garni de plumes mousse et rosées. Un en-cas mousse doublé en soie rose.

Cet autre en surah changeant bleu marine et feu, a le tablier couvert de volants déchiquetés, et une tunique camargo à paniers très bouffants, le corsage à longue pointe, fermé par des pattes sur un plastron marine ; la jupe un tantinet retroussée derrière, laisse voir un pied mignon chaussé d'un bas de soie marine et d'un soulier verni boutonné de côté ; un gant jusqu'au coude enferme la manche ; une capote en paille bleue garnie de capucines. Ensemble de toilette dégagé, cadrant bien avec la tournure vive de la jeune femme qui le portait. Beaucoup de goût et du plus gracieux.

Un costume noir en barège est couvert de volants bordés d'un cordon de perles en jais. Un mantelet pareil arrêté au poul avec une guipure au contour, des plissés fournis en jabot et des attaches en ruban de satin à la taille. Un chapeau en paille noire avec des prunes. Une ombrelle-en-cas en dentelle espagnole, sur transparent crème foncée, et un double volant de dentelle au bord.

Deux jeunes filles passent précédant leurs parents ; elles sont mises simplement, mais avec goût. Jupe écossaise à très grands damiers fraise écrasée et myrte, plissée de très larges plis couchés ; au bord deux plissés-balayeuse fraise écrasée et myrte, une tunique myrte à paniers ainsi que le corsage au bord duquel frisotte un ruché ; la façon très ajustée à longue pointe, avec flot de rubans en satin myrte devant. Chapeau en paille myrte à passe développée, avançant sur le fond, et pour garniture des touffes de fraisiers en fleurs avec des fruits mûrs et quelques-uns de verts. Dans la combinaison de cette toilette, il y avait une entente de la mode, mais de la mode comme il faut, toute à l'honneur du goût de ces jeunes filles.

Nous remarquons que les jupes sont un peu plus

courtes, qu'elles facilitent la marche en dégagant le pied. On se chausse si coquettement de fins bas de fil d'Écosse ou de soie, de souliers bien cambrés, avec le talon Louis XV, qu'il est bien permis de laisser voir son pied, quand il est joli.

Les costumes journaliers sont charmants faits d'un très fin damier myrte et biche, marine et feutre, gris et bleu de roi, et pour les amateurs du tranchant, noir et blanc. Si nous conseillons aux jeunes femmes et aux jeunes filles de les choisir pour leur villégiature, c'est que nous venons d'en voir de charmants chez madame Turle, une couturière habile dont nous avons pu constater le goût élégant et sobre, dans des façons bien diverses. Madame Turle traite le costume journalier avec cette entente comme il faut qui convient au costume de ville, lequel demande tout particulièrement une élégance discrète ; le drapé des tuniques et le corsage-jaquette sont tournés et ajustés d'une main sûre de créer un élégant effet ; des cascades de plis d'une grâce simple et coquette séduisent l'œil, tout est donc joli, comme il faut et sans prétention.

Les costumes habillés nous montrent des façons plus enlevées, avec des garnitures de plissés découpés, de volants dentelés combinés avec des broderies et des dentelles ; l'arrangement dépend de la hauteur des broderies et de l'étoffe ; si celle-ci est à dispositions de fleurs brochées, elle ne s'emploiera pas comme l'étoffe unie, et demandera moins de chiffonnage ; de tous ces riens, dépend l'harmonie du costume. Nous avons vu un costume en surah et lainage gris Lamballe, un ton charmant, très à la mode et qui habille en perfection. Autour de la jupe retombe un bouillonné en cachemire sur lequel se détachent les dents aiguës d'un volant froncé ; des paniers ouverts et fuyants gonflent sur les hanches et, dessous, tombent en plis moelleux ; un poul assez prononcé soutient la très longue pointe du corsage ; gracieuse façon, bien réussie. Nous avons demandé à madame Turle de nous donner quelques-uns de ses prix ; ils nous ont paru raisonnables. Un costume en fin lainage de fantaisie, jupe en soie, coûte 130 et 150 fr., et de 200 à 250 fr. un élégant costume en surah et en fantaisie. Madame Turle demeure 9, rue de Clichy, au rez-de-chaussée.

CORALIE L.

TISSUS DE FIL ET DE COTON, BATISTE LINON, BATISTE FINE,

TOILE DE FANTAISIE POUR COSTUMES D'ÉTÉ
Compagnie Irlandaise, rue Saint-Honoré, 219, au coin de la rue d'Alger.

Nous nous empressons de prévenir nos lectrices que la maison Duret a un assortiment de tissus de fil et de coton pour costume, assortiment des plus remarquables. Toutes les dispositions des soieries les plus riches en dessin et en coloris, sont reproduites avec goût ; toutes les nouveautés en bouquets jetés, en damiers, se trouvent en dimension variée ; ils décorent une belle batiste ou une fine toile de coton. Aucune étoffe ne nous paraît plus jolie pour l'été que ces tissus légers, mousseux, frais à l'œil et d'un porté si agréable ; l'effet que produisent ces batistes-linons est vaporeux et tout en rapport avec la façon Trianon, qui est plus particulièrement choisie par les élégantes. Les teintes unies à la mode se trouvent en plusieurs tons ; on peut les combiner avec une batiste Pompadour ou à dessins de



Talener imp. Paris.

4417

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Wrouot. 2.

Coiffures de M^{lle} VIDAL, 104, r. de Richelieu - Chapeaux de M^{lle} BOUCHERIE.

16, r. du Vieux Colombier - Etoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 36, B^{te} Haussmann.

fantaisie. Les couleurs foncées sont éveillées par des jetés de larges fleurs aux nuances éteintes; des dessins délicats, microscopiques, parsèment les fonds écrus, fraise écrasée et bleus dans tous les tons. Il y a encore les batistes joliment tissées à jours, des fantaisies idéales qui recouvrent des transparents en léger taffetas de nuance claire; des toilettes ainsi combinées, sont l'expression de la mode dans ce qu'elle a de plus coquet et de plus sédui-

sant. Les dentelles, les flots de ruban sont l'ornement obligatoire de ces tissus, et les costumes reçoivent, du plus ou moins grand nombre de coquillés et de flots, une élégance en rapport avec leur distinction. La maison Duret obtient, pour ses batistes pour costumes et ses mouchoirs de fantaisie, un succès bien mérité, car nous n'avons vu nulle autre part un aussi joli choix de dessins inédits.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 181 et 183)

Mantelet en gaze broché de fleurs en velours. — Façon cintrée, avec pèlerine ajustée sur le devant, et qui simule la manche; les côtés, à partir des pans, remontent vers le dos et se couvrent de volants en dentelle qui suivent le mouvement du mantelet; deux rangs de dentelle au contour de la pèlerine, deux au bas des pans, et un double coquillé au bord du devant; une ruche à l'encolure.

Mantelet en cachemire à basque carrée, formant pli creux au bas du dos. — L'ornement forme écaille, avec deux manches fuyantes pincées au bas de la taille; sous cet ornement, se drape, en deux plis, la partie du mantelet qui couvre le bras. Au contour, dentelle plissée avec tête, et



1094

passementerie, devant, le tout égayé de pendeloques en jais; sur le dos, belle plaque de passementerie.

Costume en mousseline-laine raisin de Corinthe, pour jeune fille. — Jupe en taffetas garnie d'un premier plissé à larges plis et d'un second à plis moyens. La blouse est froncée à l'encolure, les fronces disposées en empiècement carré, des fronces à la taille devant et au dos; la jupe de la blouse est plissée de plis creux, un plissé au bord avec un ruban de velours pour tête; nœud en ruban de velours de côté, et très long flot piqué au bas de la taille, derrière. Une manche avec un plissé bordé de velours, un col rabattu en velours et une ruche à l'encolure.

Costume en mousseline-laine raisin de Corinthe, pour jeune fille, modèle de madame Turle, 9, rue de Clichy.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4417

COSTUMES DE PROMENADE

Costume en voile double et satin blé foncé. — Jupe en taffetas avec tablier en satin vieil or couvert d'une résille en chenille avec pompon en soie, le tout crème; au bord, frange en chenille avec pompons jouant sur un volant en tulle crème. Des paniers bouffants, montés par des fronces, et une tunique tombante avec pouf, sur lequel appuie la longue pointe du corsage. Celui-ci est ouvert sur un gilet vieil or décolleté en pointe avec revers-châle et dentelle plissée. Au contour de la pointe, ruché en satin vieil or; même ruché à la manche ronde. — Chapeau genre périssoire, tout chiffonné de dentelle, touffe d'azalées blé sur le côté. — Bas de soie vieil or. — Souliers en peau mordorée. — Gants de Suède.

Costume en taffetas cachemire bleu et surah à rayures grises et bleues, coupées de légers bouquets. — Sous-jupe

en taffetas garnie de trois petits plissés en surah, sur lesquels se détachent les dents de la jupe bleue; tablier en surah formant jupe; elle est relevée à droite de quatre plis remontants, et pincée à gauche par un chou en ruban de satin bleu qui occupe le milieu d'un coquillé. Gilet en surah à petites pointes bordées de taffetas-cachemire bleu. Tuniquette Louis XV relevée en panier avec pouf proéminent. Le corsage, ajusté sur le gilet, a une draperie froncée qui vient mourir en pointe, et une basque qui s'enfuit en pointe sur le pouf. Col rabattu. Manche garnie d'un bouillonné en surah. — Bas bleus. — Souliers vernis. — Chapeau en paille, le bavolet retroussé doublé de velours bleu; une draperie autour de la calotte, et devant, une touffe de bluets nuancés. — Gants de Suède. — En-cas en satin noir avec manche en bois d'oranger.

CHRONIQUE

L'année de la charité. — Les beautés d'hier et les beautés d'aujourd'hui.



OUS voici à la fin de mai! ma prochaine Chronique devra chercher hors de Paris, déjà abandonné pour la mer et les montagnes, son pain quotidien.

Quelle triste saison que celle qui finit! tout le monde se plaint de tout. On accuse la politique et, naturellement, chacun fulmine contre ses adversaires, les seuls coupables. Les étrangers brillent par leur absence. Il paraît que les Russes ne sont pas venus chez nous ou en sont repartis à cause du couronnement du tzar. Les Hollandais, les Belges et les Allemands se réservent, dit-on, pour l'Exposition d'Amsterdam. Ce qu'il y a de certain, c'est que les rues sont toutes blanches d'écriteaux à louer, pavoisement d'un nouveau genre, peu goûté des propriétaires qui font preuve, d'ailleurs, d'un héroïsme digne d'une meilleure cause, en augmentant le prix de leurs appartements au moment où ils sont vides.

Tels les défenseurs de je ne sais quelle cité fameuse, près de succomber, envoyaient des pains et des jambons dans les lignes assiégeantes pour faire croire qu'ils regorgeaient de vivres. Cela ne les empêcha point d'être emportés d'assaut, ce qui prouve que le gaspillage ne saurait mener à rien de bon.

Mais on dansera tant qu'il y aura des jeunes filles, et il y en a encore, Dieu merci, et de charmantes. Bien souvent ce sont elles qui servent de prétexte à la fête, à notre époque que beaucoup de maîtresses de maison jugent trop sombre pour les figures du cotillon et les ritournelles de l'orchestre. Elles trouveraient peu séant de donner un bal; elles annoncent un bal blanc, et les plus sévères n'osent les blâmer. Après tout il faut bien marier ces pauvres petites qui ne sont pas cause de ce qui se passe.

Ou bien l'on organise une soirée de charité. On en organise partout, tous les jours, à propos de tout. Notre monde parisien, qui ne sait rien faire à moitié, se rue vers l'aumône comme on l'a vu se ruer vers la Bourse et, certes, j'aime mieux le voir se ruiner pour les pauvres que pour les banquiers.

Nous avons eu l'année du Krach; il me semble que celle-ci pourra mériter l'honneur d'être appelée: l'année de la Charité.

Ce n'est pas que ces réceptions payantes ne m'inspirent quelques réflexions où l'on pourrait trouver un soupçon de critique. Critiquer, chroniquer, cela se tient de si près, d'ailleurs!

J'admire, je l'avoue, ces femmes si sévères d'habitude pour leurs relations, si difficiles pour les visages nouveaux, qui consentent à voir leurs salons remplis, pendant une nuit entière, de gens qu'elles ne connais-

sent pas, devenus leurs hôtes par le droit divin de l'aumône. Mais j'admire plus encore, je l'avoue, ceux ou celles qui entrent là, forcés de se dire :

« Je sais bien, madame, qu'en temps ordinaire rien au monde ne vous eût décidée à m'inviter chez vous, et je trouve que ce n'est pas trop de payer vingt francs le droit de dire que je me suis assis dans vos fauteuils et que j'ai bu dans vos tasses. »

Au point de vue de la Charité, tout cela est très bien, très beau, très heureux, et il n'y a qu'à s'incliner avec respect.

Au point de vue du monde, c'est autre chose, ce qui n'étonnera personne, car les préceptes de l'Évangile et ceux du monde ne sont pas imprimés dans le même Code. Jusqu'à présent, parmi tant de traditions qui tombent et disparaissent, nous avons vu survivre ce sanctuaire de la société raffinée et choisie que l'on nomme un salon du faubourg Saint-Germain. Mais qui dit sanctuaire dit un lieu où le public n'est pas admis à pénétrer pour quelque cause que ce soit et qui, précisément pour cette raison, offre, je ne sais quoi de mystérieux, de solennel, d'imposant. On ressentait cette impression dans les salons dont je parle, et, dans ce siècle où l'argent est tout, on éprouvait une sorte de consolation à se dire qu'un homme était là chez lui, même pauvre, s'il était de la société et que, s'il n'en était pas, la porte restait fermée devant lui, eût-il possédé des millions par centaines. Au lendemain de ces invasions, il me semble qu'il doit y avoir quelque chose de changé dans l'atmosphère de ces grandes salles et que, sur les visages sévères des ancêtres forcés de contempler, durant une nuit, du haut de leurs cadres, la cohue de ces hôtes momentanés, inconnus pour eux, on doit voir au matin, comme une tristesse vague ou un sourire tant soit peu railleur. Mais je suis trop de mon temps pour insister et, après tout, je préférerais à rire en me montrant plus royaliste que le roi, et plus exclusive que le noble faubourg. Il était intéressant de constater cette évolution curieuse dans les mœurs d'une certaine classe. Si, comme une femme du monde, je ne puis manquer d'en être frappée, comme chrétienne je m'empresse d'y applaudir sans réserve. Après tout, madame la duchesse, vous avez choisi la meilleure part.

La Société philanthropique, dont il suffit de dire, pour en indiquer le caractère et la valeur, qu'elle est présidée par le marquis de Mortemart, a eu, pour remplir la caisse de ses pauvres, une idée que je trouve meilleure encore.

Elle a organisé, à l'École des beaux-arts, une Exposition de portraits du siècle qui offre, au point de vue artistique et historique aussi bien qu'au point de vue mondain, un intérêt de premier ordre. Tout cela

n'aurait point suffi, peut-être, à lui assurer le succès dans une ville comme la nôtre si la Mode ne s'en était point mêlée; mais la capricieuse déesse qui, en ce moment, est en train de marcher sur les traces de saint Vincent de Paul, a accordé sa protection à l'entreprise et, dès lors, l'argent a coulé à flots. Les salles du quai Malaquais sont devenues le rendez-vous adopté par la fashion; on y a vu tout ce qui porte un nom connu et de jolies toilettes. Songez donc! Il ne s'agissait pas seulement, pour les *professional beauties* du jour, de lutter d'élégance entre elles. Mais il fallait encore se défendre contre de dangereuses rivales habillées — ou déshabillées — par des mains comme celles des Cogniet, des David, des Dubufe, des Gérard, des Vigée-Lebrun, des Ricart et *tutti quanti* qui dorment aujourd'hui, côte à côte avec leurs modèles séduisants ou illustres, dans le silence de la tombe.

Il y avait là, vous le croirez sans peine, des rapprochements piquants et de nature à inspirer des réflexions curieuses au philosophe ou au penseur. On se demandait quels étaient les véritables spectateurs, de ceux qui circulaient le lorgnon à l'œil, le livret à la main, le sourire aux lèvres, ou de ceux qui contemplaient, muets, mais vivants par le talent du peintre, le défilé de cette foule bigarrée et bruyante. Était-ce bien nous qui allions les voir? n'était-ce pas eux, plutôt, qui nous avaient fait venir, pour s'amuser de nos costumes, de nos futilités, de nos ridicules ou de nos vices?

On ne m'ôtera pas de l'idée que la jolie madame Récamier qui nous recevait sans corset, sans jupons, avec une robe qui a tout l'air d'une chemise, disait, de son regard doux et malin, aux clientes du Pingat et de Worth: « Vous êtes charmante sous votre costume, chère madame, mais je vous défie d'être seulement possible sous le mien.

Je suis sûr que la belle comtesse Le Hon n'a pas manqué de dire à une de ses descendantes en la félicitant sur son prochain mariage: Catherine, ma mie, vous êtes fort bien, on vous le dit beaucoup, et vous le savez plus encore. Mais demandez à cette petite chienne Blenheim qui ne me quitte pas si vous aurez jamais l'air aussi grande dame que sa maîtresse.

Et j'ai fort bien remarqué que l'irrésistible comte*** est devenu subitement beaucoup moins content de lui quand il a passé devant le duc de Richelieu si fin, si distingué, si grand seigneur, et si charmant malgré son air sérieux.

Mais, parmi ces portraits, beaucoup représentent des originaux encore de ce monde, et c'est là peut-être, surtout en ce qui concerne les femmes, que l'Exposition est plus féconde en enseignements éloquentes.

Quel sermon sur le néant de la beauté et de la grandeur vaudra une station de cinq minutes devant le portrait de Winterhalter représentant cette blonde

adorable qui fut assez belle pour oser se faire peindre de profil! Quand retrouvera-t-on cette chevelure sans rivale, retroussée aux tempes en un sillon d'or, comme si la lourde couronne de France avait laissé là un faux pli? La couronne s'est fondue à l'incendie des Tuileries; l'or de la chevelure est devenu un argent pâle qui brille sous la coiffe des veuves, plus lourde encore que le diadème. « O Dieu! vous seul êtes toujours le même! »

Et vous, superbe comtesse, blonde aussi, que Jalabert a peinte dans ce costume Renaissance si difficile à porter pour une autre, vous êtes, par un oubli miraculeux du Temps, restée belle encore, et cependant...! Avez-vous pu empêcher qu'un soupir, en secret, ne s'échappât de vos lèvres quand ces deux beautés, celles que vous fûtes et celle que vous êtes, se sont rencontrées là, face à face? Du moins, vous avez le droit de vous dire: Quelle est, parmi ces femmes que la nouvelle génération dit *belles*, l'étoile qui pourrait se comparer à ce doux et charmant rayon de mes vingt ans?

Pour ceux qui préfèrent, dans la femme, l'éclat, l'opulence, l'ampleur et je ne sais quel air de triomphe, je n'hésite pas à dire que le portrait de la comtesse de Mercy-Argenteau réalise à peu près le type de la beauté humaine. C'est d'ailleurs pour cette toile et pour ce modèle que se prononce l'admiration de la majorité des visiteurs, mais la victoire est disputée.

Quoi de plus séduisant, en effet, que le frais visage de cette charmante blonde aux yeux noirs qui est la marquise de Galliffet?

Quoi de plus attirant que la physionomie de la duchesse de Vallombrosa, mélancoliquement éclairée du reflet intérieur d'une âme portée vers l'idéal et le rêve?

Qui ne se sent remué à la seule vue du masque tragique de madame Pasca, si parfaitement belle et si magnifiquement peinte dans ses draperies de satin blanc aux plis antiques, relevées de fourrures sombres?

Certes, l'école des portraitistes français de la fin du XIX^e siècle restera célèbre et pourra lutter avec celles de toutes les autres époques. Et, remarque intéressante pour finir, de toutes les modes du siècle, celles qui ont le plus vieilli sont les modes du milieu du second Empire. Elles sont devenues impossibles à ce point que, malgré le talent du peintre et la jolie tête brune du modèle, le portrait de la comtesse de G... par Cabanel, si remarqué lorsqu'il fut terminé, est sinon délaissé aujourd'hui, du moins regardé autrement qu'il ne mérite de l'être.

Il y a trois choses que nul ne parviendra jamais à définir: la Mode, l'Amour, la Liberté. Et, entre ces trois divinités, je me demande laquelle a vu p'us souvent brûler sur son autel l'idole encensée la veille encore.

CONSTANCE.

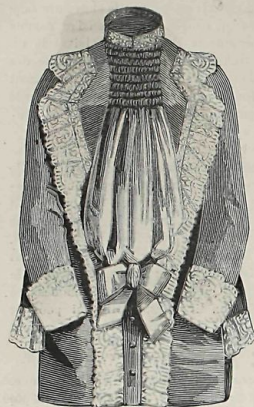
PENSÉES

D'apprendre qu'on a dict ou fait une sottise, ce n'est rien que cela: il faut apprendre qu'on n'est qu'un sot, instruction bien plus ample et importante.

(Montaigne.)

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

(La Rochefoucauld.)



N° 1. Peignoir en mousseline-laine bleu garni de dentelle.

N° 1. Peignoir en mousseline-laine bleu. — Façon droite, serrée derrière par une coulisse, et devant, seulement à la taille, là où s'arrête le plastron de mousseline; celui-ci est monté par des rangs de fronces et tombe en chemisette orientale; nœud en soie. Dentelle dans le bas, devant, de chaque côté de la poitrine où elle décrit un revers.

N° 2. Cos-



N° 3. Mantelet de deuil, de la Scabieuse. (Devant.)

tume en damassé changeant vieux rose et taffetas cachemire. — Bas de jupe en taffetas cachemire, monté au delà de l'échancrure de la jupe; celle-ci est en damassé avec trois plis creux en taffetas cachemire montés dans les échancrures du bas de la jupe; une draperie frangée tombe sur la partie supérieure, et des paniers fuyants montés par des fronces se relèvent près du poul. Corsage à pointe fermé par des pattes carrées sur un plastron bouillonné en damassé changeant. A la manche, parement en damassé, échancré au bord supérieur avec plis rapportés dans les échancrures.

N° 3 et 4. Mantelet de deuil. — Façon cintrée, pincée au bas du dos et relevée en manière de poul. Le dos se prolonge en manche, et celle-ci s'ajuste au devant qui est vague. Au contour un plissé en crêpe anglais;



N° 7. Costume en lainage Pompadour, pour enfant de six ans et plus (devant).



N° 2. Costume en damassé changeant vieux rose et taffetas cachemire.

De M^{me} Vidal,
104, rue de Richelieu.

un ornement en crêpe et une passementerie coupent les plis; le tout se termine en pointe sous un flot de ruban de faille. Devant et aux pans plissés passementerie et flot de ruban. Longues attaches à l'encolure.

N° 5. Jupen en mousseline-laine écarue. — La garniture se compose d'un large biais plissé en biais, et cerné par trois plis; ceux du bas ont tête à un volant en mousseline-laine festonné et brodé en soie blanche. Ce jupon remplace celui de percus, la mousseline-laine étant légère au port. On le fait



N° 8. Costume en lainage Pompadour (dos). De madame Delerablée.



N° 4. Mantelet de deuil, de la Scabieuse. (Dos.)

encore en mousseline-laine blanche, crème ou rouge.

N° 6. Costume en gaze dentelle. — Jupe en taffetas garnie d'un plissé en gaze-dentelle et d'un second

plissé qui fait comme une double jupe; au dessus, pour tête, des coques de ruban posées en biais; la tunique est fort drapée, assez courte, avec les paniers montés par des fronces à une haute ceinture en soie; ces paniers bouffent sur les hanches et soutiennent les deux rangs de dentelle montés au bord du corsage; ils sont ornés d'étoiles rubans de satin pincés en bouillon et se terminant en flot; un flot à la pointe du corsage, un nœud à l'encolure et à la manche.

N° 7 et 8. Costume en lainage Pompadour, pour enfant de six ans et plus. — Jupe garnie de deux plissés,

l'un grenat, l'autre rose, et d'un plus haut en lainage Pompadour; le fond de jupe est bleu uni. Robe Pompadour la basque du dos qui fait un double pli gueule de loup est fermée diagonalement par des nœuds en ruban bleu et rose, et garnie au bord, d'une dentelle qui tourne à l'angle. Une



N° 5. Jupen en mousseline-laine écarue.

draperie Pompadour sur le devant de la robe; elle est pincée par un flot de ruban rose et arrêtée au petit côté du dos par un flot de ruban. Col en soie bleue.

N° 9. Mantelet de deuil en cachemire et crêpe anglais. — Le dos à la façon visite, le milieu et le devant sont en cachemire; le côté du dos qui fournit la manche en crêpe anglais, ainsi que le col et les bandes posés devant.



N° 9. Mantelet-visite pour deuil, de la Scabieuse.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



« Je crois, dit-elle, qu'il n'est pas une partie de ces ruines qui nous offre un abri commode ni même sûr... Quelqu'une de ces pierres branlantes pourrait se détacher au-dessus de nos têtes. »

— Alors, dit Yves, installons-nous dans les fossés, là où nous verrons la mer. »

Des blocs de rochers tapissaient çà et là les fossés du château; tout autour d'eux s'étendait une herbe un peu sèche, émaillée de bruyères violettes et de fleurettes jaunes. Ce fut sur ce tapis aux vives couleurs que l'on étala le repas apporté des Fresnes.

Madame de Chaubelles, qui était gourmande, et madame Lemaire, qui vivait pauvrement, firent surtout honneur aux volailles et aux pâtés. Yves était taciturne, Clémentine silencieuse, et Marie-Anne, partie si joyeuse le matin, se laissait de plus en plus envahir par la tristesse.

Le soleil disparaissait de temps à autre derrière un nuage, et la couleur bleue de la mer se nuageait alors de teintes glauques. La grève était plane et immense; tandis que la mer se parsemait au loin d'écueils noirs, elle s'entourait d'une ceinture de sable blanc comme la neige et de dunes recouvertes d'herbe rare et desséchée. Les vieilles tours et les murailles déchiquetées empruntaient une beauté nouvelle aux lierres sombres et aux lianes qui les recouvraient, et là où le vent desséchait impitoyablement toute espèce de végétation, des mousses et des lichens, bruns, gris, blancs et rougeâtres prêtaient des tons chauds et variés aux murailles nues. Comme dernier trait à ce tableau, une vache tachetée de noir et de blanc apparaissait dans le vide béant d'un mur effondré, à demi suspendue à une pente raide sur un monceau de décombres, et regardant fixement, dans une immobilité complète, les intrus qui venaient troubler son domaine...

Après le repas, on parcourut de nouveau les ruines, chacun se dispersant de côté et d'autre. Marie-Anne rencontra Clémentine dans l'intérieur du donjon.

« Voyez, dit mademoiselle de la Fresnaye, désignant la muraille massive, il y a des escaliers dans l'épaisseur de ces murs... Voulez-vous que nous cherchions à y monter ? »

Marie-Anne se pencha; vit une ouverture sombre, dans laquelle se déroulait une spirale étroite et rapide, et recula avec effroi.

« Oh ! j'ai peur ! dit-elle. Ne montez pas... Vous seriez arrêtée bien vite, j'en suis sûre, et ce doit être dangereux ! »

Clémentine haussa les épaules d'un air dédaigneux.

« Cette partie de la muraille est solide », dit-elle.

Serrant étroitement sa robe noire autour d'elle, et jetant son chapeau sur le sol, elle s'élança sur le seuil de la petite porte et disparut dans la profondeur de la muraille.

Marie-Anne, effrayée, sortit du donjon et attacha un regard anxieux sur les ouvertures qui s'y trouvaient. A une assez grande hauteur, Clémentine apparut tout à coup, debout à cette fenêtre sans parapet, et promenant tranquillement les yeux autour d'elle.

Marie-Anne ne put retenir un cri d'effroi qui amena aussitôt Yves auprès d'elle. Il suivit la direction de son regard et tressaillit.

« Descendez ! cria-t-il, le vertige pourrait vous prendre ! Descendez ! Vous vous exposez inutilement ! »

Mais soit que ces paroles n'arrivassent point jusqu'à elle, soit qu'elle se plût à braver le danger, Clémentine resta encore debout à la fenêtre, d'une main retenant sa robe, de l'autre s'appuyant à la muraille. Elle était en ce moment si belle, si audacieuse, si jeune et si vivante au milieu de ces ruines, qu'Yves ne put s'empêcher de ressentir une admiration irraisonnée. La voix encore effrayée de Marie-Anne fit écho à ses pensées en murmurant :

« Elle me fait peur, mais comme elle est belle ! Elle a l'air de la vraie châtelaine de Portzmoguer... »

Yves se retourna avec un sourire vers la jeune fille. Les nobles dames de sa race avaient-elles été fières, orgueilleuses et braves, ou dans leur longue lignée y avait-il eu un type doux et timide comme le sien, une enfant riieuse et simple, étonnée de ces splendeurs, une « colombe égarée dans ce nid de vautours » ?

« Rentrions dans le donjon, dit-elle; peut-être pourrez-vous vous faire entendre en l'appelant du bas de l'escalier. »

— Je vais la chercher et l'aider à descendre », dit-il.

Ils pénétrèrent ensemble dans le donjon. Yves allait sauter sur la première marche de l'escalier, mais à ce moment même Clémentine apparut, sa robe et sa chevelure souillées de poussière.

« Quelle imprudence ! » s'écria-t-il, lui offrant la main pour l'aider à sauter sur le sol.

— Oui, dit-elle froidement, ces vieilles pierres ne tiennent que par un prodige d'équilibre, l'une d'elles est tombée sur moi... »

Il s'aperçut alors qu'elle était très pâle, et qu'un filet de sang, coulant à travers ses cheveux, commençait à empourprer son front.

« Vous êtes blessée ! » s'écria-t-il, effrayé.

Marie-Anne accourut. Clémentine les repoussa d'un geste, et, s'appuyant contre la muraille :

« Ce n'est rien », dit-elle brièvement.

Mais ses forces trahissaient son courage, et, se laissant glisser sur le sol, elle reposa la tête sur une pierre saillante.

Marie-Anne glissa son bras autour d'elle.

« Apportez-moi de l'eau, je vous prie, dit-elle d'un ton calme et décidé qui contrastait aussi bien avec la pâleur de son visage qu'avec sa timidité ordinaire, mais n'appellez personne, il ne faut pas de bruit... »

Il y avait, tout près de là, un filet d'eau claire s'écoulant au fond des anciens fossés. Yves en remplit un verre et l'apporta en hâte. Avec une adresse infinie et quelque chose de tendre dans chacun de ses mouvements, Marie-Anne, y ayant trempé son mouchoir, humecta le front et les lèvres de Clémentine, qui s'était évanouie, et découvrit une coupure profonde à la tête. Elle prit dans un petit nécessaire de poche une paire de fins ciseaux, souleva les cheveux, coupa avec des précautions minutieuses une mèche ensanglantée qui recouvrait la blessure, et appliqua un tampon d'eau fraîche.

Les paupières de Clémentine se soulevèrent lentement, et une expression de surprise mêlée de langueur s'y peignit en apercevant le visage anxieux d'Yves et les yeux humides, pleins de compassion de Marie-Anne.

« Qu'est-il arrivé? demanda-t-elle faiblement.

Mais avant qu'on eût pu lui répondre, le sang revint violemment à ses joues pâles, et elle se redressa, non sans effort.

« Que c'est absurde! dit-elle, raffermissant sa voix. C'est la première fois que je perds connaissance... Mais c'est fini, bien fini... »

— Non, il faut que je panse votre pauvre tête, dit Marie-Anne d'un ton affectueux. Donnez-moi votre mouchoir... »

Avec l'adresse d'une sœur de charité, elle déchira la légère batiste, en effila une partie; puis, ayant de nouveau lavé la plaie, elle y mit cette fine charpie, qu'elle maintint par un morceau de taffetas gommé, pris dans son précieux petit nécessaire.

« Vous ai-je fait mal? » demanda-t-elle timidement.

Clémentine rougit de nouveau, hésita un instant, puis, par un mouvement brusque, l'attira à elle et l'embrassa.

« Non, vous êtes une petite fée, merci... Mon cousin, je crois que nos compagnons sont sur la grève... Allons les rejoindre, l'air de la mer me remettra, il fait si chaud! »

Elle se leva, refusa le bras qu'Yves la suppliait d'accepter, et, le priant avec impatience de ne plus s'occuper de son sot accident, prit la première le chemin de la grève.

Ce spectacle toujours solennel, mais plus majestueux que partout ailleurs sur les côtes mouvementées de l'Océan, avait impressionné même madame de Chaubelles. Après une contemplation assez longue, elle se mit à la recherche des varechs délicats, bruns, roses, vert tendre qu'elle destinait à son album. Clémentine se rapprocha de madame Lemaire, qui faisait une petite provision de sable fin pour saupoudrer ses écritures, et Marie-Anne, s'éloignant un peu, attacha un regard ému sur l'immensité qui s'étendait devant elle.

Le soleil s'était décidément voilé. Une chaleur lourde, intense, semblait peser jusque sur les eaux,

qui avaient pris une teinte livide en réfléchissant les nuages bas et plombés. Autour des récifs qui sillonnaient la mer, il y avait des jets d'écume folle et des lignes neigeuses qui contrastaient avec le calme et l'immobilité apparente de l'eau. La mer montait, très lentement, semblait-il; on la voyait s'étendre, se rider, s'arrondir en festons à peine frangés d'écume. De loin en loin, un phare se dressait sur les écueils, et de loin en loin aussi une petite voile glissait sur l'eau comme une aile d'oiseau de mer.

« Ce site est vraiment unique! dit une voix basse et contenue. Des ruines et la mer, ce sont là des beautés auxquelles nous ne sommes jamais insensibles, parce qu'elles nous font rêver. »

Marie-Anne se retourna et rencontra le regard d'Yves, attentif et pénétrant.

« Ceci change et tombe, répondit-elle, désignant le château d'un sourire mélancolique; la mer, elle, nous montre les mêmes splendeurs que nos ancêtres ont contemplées... La scène ne change pas, les acteurs disparaissent... — et même les décors, ajouta-t-elle, montrant de nouveau les ruines.

Yves garda un instant le silence, puis reprit en souriant :

« Les habitants de cette côte ont dû être portés à la rêverie... Nous sommes aujourd'hui ramenés vers le passé... Y songeaient-ils aussi ou pensaient-ils à l'avenir? »

Marie-Anne sourit à son tour.

« Je voudrais savoir, dit-elle, s'ils cherchaient, en effet, à deviner quel serait l'avenir de leur race, et si, en ce cas, ils ont pu voir dans leurs rêveries la pauvre petite créature timide qui se tient à cette place, regardant leur forteresse avec plus de crainte encore que d'admiration... Que serais-je devenue en ce temps de guerres et de terreurs? Mes ancêtres m'auraient reniée... Combien votre cousine est plus courageuse, plus fière, plus brave que moi ! »

Yves secoua la tête.

« Mais combien vous êtes vraiment femme! dit-il presque involontairement. Même alors, je suppose qu'on prisait la main adroite qui pansait les blessures... »

Elle se mit à rire, sans même s'apercevoir de l'émotion du jeune homme.

« Je manque encore d'expérience, dit-elle; mais mon beau-frère, qui est médecin, m'a appris à soigner les blessures sans gravité.

— Votre sœur vous ressemble-t-elle? »

Marie-Anne sourit.

« Oh! non, pas du tout, ni à moi ni à Alain.

— Est-elle belle? »

— Non, mais elle est parfaitement bonne, et m'a toujours traitée comme une enfant gâtée. »

L'heure s'avancait, et Clémentine, songeant à son grand-père, donna le signal du départ.

Le retour fut moins gai, ainsi qu'il arrive d'ordinaire. Il s'opéra une réaction forcée après l'excitation, le plaisir, et aussi la fatigue d'un premier voyage et d'une journée passée au grand air. Yves et madame de Chaubelles étaient presque seuls à causer; Clémentine était froide et silencieuse, madame Lemaire s'abandonnait à une légère somnolence, et Marie-Anne repassait avec une sorte de mélancolie les souvenirs éteints de sa race.

XVIII

Sept heures sonnaient lorsque Yves ayant pris congé de sa cousine, celle-ci franchit avec son amie la grille des Fresnes.

« Monsieur a demandé Mademoiselle plusieurs fois », dit le domestique qui venait d'accourir dans le vestibule en entendant le bruit de la voiture.

Le front de Clémentine s'assombrit.

« Je n'aurais pas dû faire cette promenade », dit-elle les dents serrées.

Madame de Chaubelles haussa les épaules et se dirigea vers sa chambre.

Quelques instants après, la petite société des Fresnes se trouvait réunie autour de la table du souper, y compris M. Barnette, remis de l'espèce d'inquiétude que lui avait causée l'absence de sa petite-fille.

« N'est-il pas venu de visites pendant mon absence ? demanda Clémentine au domestique qui la servait.

— Oui, mademoiselle; M. et madame de Kerpont sont venus. Ils ont laissé des cartes; je croyais qu'on les avait remises à Mademoiselle... Il y avait avec eux un monsieur et une dame, qui sont restés dans l'avenue, sans descendre de voiture, et qui, eux, n'ont pas laissé de cartes. »

Les joues de Clémentine s'enflammèrent. Elle ne dit rien, cependant, jusqu'au moment où, ayant conduit son grand-père sous la véranda, et l'ayant installé dans un grand fauteuil, elle s'assit elle-même près de madame de Chaubelles. Sur la table rustique, il y avait un petit plateau d'argent; on y avait déposé les cartes des visiteurs, et Berthe, le coude appuyé sur la table, se mit à les rouler sur ses doigts.

« Je commence à me lasser de l'insolence des d'Aglaure, dit Clémentine d'une voix basse et tremblante. Je m'étonne que M. de Kerpont, qui était un vieil ami de mon père, tolère chez ses hôtes tant d'impolitesse envers moi... S'ils ne veulent pas franchir ma porte, n'est-il pas vraiment provoquant d'accompagner les de Kerpont dans l'avenue, soulignant ainsi l'intention bien arrêtée de ne pas me voir ? »

D'ordinaire, M. Barnette s'assoupissait un instant après le souper. Clémentine tressaillit de surprise en l'entendant demander de qui elle parlait.

« De cette famille d'Aglaure, qui passe une partie de l'été à Kerpont, répondit-elle après avoir un peu hésité.

— Ne connaissez-vous pas ce nom, monsieur ? demanda madame de Chaubelles, se penchant curieusement.

Le vieillard passa sa main tremblante sur son front, comme pour rappeler ses souvenirs.

« Non... je ne sais pas, je ne me souviens pas... »

— Ils sont du Midi, cependant, et madame d'Aglaure est, je crois, d'une très vieille famille provençale, des comtes de Valory. »

L'obscurité commençait à se faire, et l'on distinguait à peine la figure émaciée du vieillard dans l'angle où il était placé.

« Ne les connaissez-vous pas ? » répéta madame de Chaubelles avec insistance.

Il y eut un silence prolongé, puis un non très faible fut la réponse de M. Barnette.

« Grand-père est fatigué ! s'écria Clémentine avec une agitation soudaine, après s'être approchée de son grand-père. Comme il est pâle ! Berthe, voulez-vous sonner, je vous prie ?... Cher père, il faut retourner à votre chambre... »

Le domestique de M. Barnette entra et aida son maître à se lever.

Il tremblait violemment et portait les deux mains à son front.

« Non, répéta-t-il du même ton faible, mais avec une nuance d'effroi, non, je ne les connais pas... Pourquoi parlez-vous d'eux, des Valory ? Les connaissez-vous ? »

— Mademoiselle de Valory, madame d'Aglaure, est ici, dit Berthe, le regardant avec attention. Ses parents possédaient le château de Valory, près de Cette... »

Une respiration sifflante s'échappa des lèvres du vieillard, et il chancela un instant.

« Ils ne viendront pas ici, n'est-ce pas ? s'écria-t-il, haletant. Valory n'est plus à moi... il y a bien longtemps ! »

Clémentine avait assisté à cette petite scène avec une véritable stupeur. Elle s'y arracha à ces mots, et, prenant le bras de son grand-père :

« Il faut monter, mon père ! dit-elle d'un ton décidé. Appuyez-vous sur Hervé et sur moi. »

Il obéit sans rien dire, et Berthe entendit son pas traînant dans le salon voisin et dans le vestibule.

Quelques instants après, la porte du salon se rouvrit sous la main de Clémentine. Elle traversa rapidement la vaste pièce, et apparut sous la véranda, si défaite, que même dans l'ombre toujours croissante, on pouvait voir la pâleur livide de ses traits.

« L'heure des réticences est passée, Berthe, dit-elle d'une voix basse, mais singulièrement ferme. Je vous ai interrogée vainement hier soir... Après l'émotion étrange que vous venez, inconsciemment ou non, d'éveiller chez mon grand-père, vous me devez la vérité... Que vous a dit hier M. d'Aglaure ? »

Madame de Chaubelles tressaillit légèrement.

« Et s'il ne me convient pas de répondre à une demande si impérieuse ? dit-elle d'un ton ironique.

« J'irai droit aux d'Aglaure, et je leur demanderai des explications. »

Berthe haussa les épaules.

« Je n'ai pas pour habitude, répliqua-t-elle sèchement, de dire à mes amis des vérités désagréables.

— Non, vous vous contentez des insinuations qui détruisent leur repos ! s'écria Clémentine, incapable de se maîtriser davantage.

Madame de Chaubelles lui jeta dans l'ombre un regard de vipère.

« Voici plusieurs semaines, dit-elle violemment, que je m'aperçois que nous ne nous aimons pas... Nous ne sommes pas les seules, je pense, qui nous soyons trompées en croyant à l'éternité des amitiés de pension... Je suis une mondaine, incapable, je l'avoue, de comprendre votre caractère tout d'une pièce, impérieux et sauvage... Je savais que les points de contact manquaient entre nous, mais je ne croyais pas que mon séjour aux Fresnes se terminât de cette manière... »

Clémentine sentit qu'un flot de sang montait à ses joues.

« Pardonnez-moi, dit-elle d'un ton plus calme, si j'ai oublié les devoirs de l'hospitalité... Vous m'avez plus d'une fois d'une fois torturée, Berthe; je crois que c'était sans le savoir... Mais si vous saviez le prix que j'attache à l'estime, à l'honneur!... ah! vous ne vous joueriez pas de mes souffrances!... Berthe! continuait-elle d'une voix suppliante, oubliez ce que j'ai dit de blessant, ne vous souvenez que de notre amitié d'enfants, des jours tranquilles où je vous appelais ma petite sœur!... Ne me laissez pas dans l'état d'anxiété où je suis! Quoi que vous sachiez, dites-le moi! Je suis sûre qu'il y a quelque horrible méprise... Mais comment pourrais-je l'éclaircir, si j'ignore ce qu'on dit de nous? »

Madame de Chaubelles s'était levée.

« Vous êtes très exaltée, vraiment, dit-elle d'un ton glacé, et l'on aurait tort de se fier à la froideur de vos manières. Voilà beaucoup de bruit pour peu de chose! N'allez-vous pas croire qu'on accuse votre grand-père d'un crime? »

— Berthe, je vous en supplie, dites-moi tout!

— Oh! j'ai très peu de chose à vous dire... Le père de M. Barnette a acheté à vil prix, en 1794, le château de Valory, mis en vente comme bien national... Beaucoup d'autres ont fait comme lui, je pense... Au retour de l'émigration, le père de madame d'Aglaure, qui était encore très jeune et avait beaucoup d'illusions, prétendit racheter son domaine en remboursant à l'acquéreur la somme minime qu'il avait coûté. M. Bar-

nette, je dois le dire, lui rit au nez, tout simplement, et sut exploiter si habilement les terres de Valory qu'il les revendit plus tard, en morcelant le domaine, et s'en fit une fortune que son fils a augmentée judicieusement... Seulement, comme on ne peut pas tout avoir, il n'a pas réussi à conquérir la considération de la noblesse du pays, qui a toujours regardé comme impure la source de sa fortune... Tout cela est bien vieux, il y a prescription, ajouta-t-elle d'un ton moqueur, et je ne vois pas pourquoi vous êtes si curieuse de ces anciennes histoires. »

Elle n'attendit pas la réponse de Clémentine. Prenant sur le dossier de son fauteuil la mantille de dentelle qu'elle y avait déposée, elle s'éloigna tranquillement sans que la jeune fille, accablée, songeât à la retenir...

Quel coup de foudre!... Clémentine demeurait anéantie, incapable de penser, mais conservant le sentiment d'une indescriptible souffrance. Il lui semblait que tout s'écroulait autour d'elle. Les tourments les plus épouvantables lui eussent paru doux auprès de ce qu'elle éprouvait. Oui, elle eût franchi avec bonheur un abîme de feu, plutôt que d'avoir à remuer le passé honteux qui lui apparaissait tout à coup... Oui, elle eût mieux aimé voir la foudre écraser les Fresnes, dût-elle tomber ensevelie sous leurs décombres, plutôt que de se voir vivante au milieu des ruines de son honneur!

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

ÉNIGME

Au repos consacré dès l'aurore du monde,
Sur l'ordre exprès de Dieu mon usage se fonde :
Dicté par l'hygiène, autant que par la foi,
Je me suis transformé sous la chrétienne loi.
— La superstition et l'art cabalistique
Ont décerné mon nom au congrès diabolique,
Rendez-vous des sorciers par Satan présidés
Et pour de noirs complots auprès de lui mandés.
— Je représente aussi deux cités d'Arabie,

Et puis une autre encor sise en l'Ethiopie :
Une reine de l'un de ces antiques lieux,
Désirant contempler le règne glorieux
D'un monarque en sagesse, en science,
Vint à Jérusalem admirer sa puissance ;
Avec elle apportant les plus riches présents,
Elle sut déployer des charmes séduisants.
En elle on croirait voir l'épouse des cantiques
Que Salomon célèbre en ses chants symboliques.

Les Patrons suivants seront donnés en Juin :

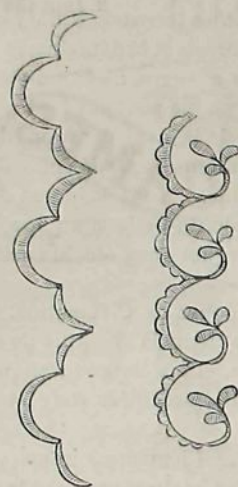
Le 3 Juin. — Corsage. — Col-chemisette. — Corsage et sous-jupe pour fillette.

Le 9 Juin. — Patrons découpés : Pèlerine à manche. — Mantille en gaze et dentelle.

Le 16 Juin. — Corsage. — Pardessus de deuil. — Tunique-princesse.

Le 23 Juin. — Pardessus-blouse pour fillette de onze ans et plus.

Le 30 Juin. — Supplément : Gravure coloriée. Matinée en soie ancienne bleu pâle. — Blouse saut-du-lit en mousseline-laine rose et dentelle. — Jupon en surah grenat et dentelle crème. — Cache-corset en surah fraise érasée. — Trois mouchoirs à vignettes de couleur. — Chapeau.



Festons pour lingerie.

Quatre festons pour objets de layette, lingerie, etc.

Dents couchées feston feuille de rose.

Écaille formée de trois dents, feston en coton bleu.

Dents couchées, feston en coton rose.

Écaille terminée par une feuille au plumetis, feston feuille de rose coton blanc et bleu pâle.

Explication du patron découpé.

1, Dos. — 2, Petit côté du dos. — 3, Devant avec la chemisette - plastron, celle-ci donnée indépendante au patron découpé. — 4, Manche dessus et dessous, celui-ci donné indépendant au patron découpé.

Le patron découpé se compose de six parties, quatre sont seulement numérotées au détail tracé. Ce modèle se fait en tulle espagnol posé sur une légère soie noire, ou sur un transparent de teinte foncée. Réunir les différentes parties comme l'indique le tracé. Au devant, faire la pince du dessous du bras et les deux pinces de poi-



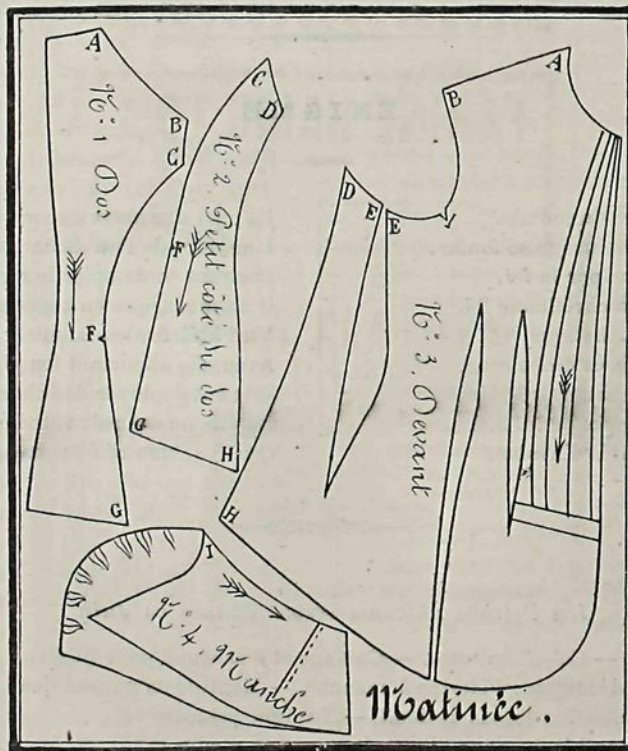
Matinée en tulle espagnol (patron découpé).



Festons pour lingerie.

trine, dont une seule se prolonge jusqu'au bord de la basque. On ferme la matinée par de petits boutons en soie. Toutes les parties réunies, on garnira le contour de deux rangs de dentelle montés à plis creux, et d'un troisième que l'on fera courir en spirale pour former une tête.

On posera un ruché à l'encolure et une dentelle, en genre revers, qui viendra se fixer sous la poitrine. Le plastron en tulle espagnol crème se plisse dans le haut, de plis rabattus très serrés qui se fixent, devant, à l'envers de l'encolure; on fronce largement le bas pour former la chemisette et on le coud à la ligne transversale marquée à la roulette, ligne qui répond à la ligne pleine du détail tracé. La manche se fronce à l'entournure pour former la manche Valois; on peut ne pas la doubler, elle se garnit de deux volants en dentelle. Un ruban est fixé au-dessus de la spirale de dentelle, un peu avant la couture du dessous du bras, on le noue devant en longues coques à pans.



Détail tracé du patron découpé.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4417 et le patron découpé d'une matinée.